

REFUGIES

Les égarés de Sangatte

Depuis la fermeture du camp de Sangatte en décembre 2002, ils ont été plus de 30.000. Chaque nuit, les réfugiés de Calais espèrent le camion qui les mènera en Grande-Bretagne - tandis que quelques organisations essaient de combler le vide laissé par les pouvoirs publics.



Immigrés illégaux à Calais.

(Photo: Olivier Coulange)

Calais est une ville grise au bout du plat pays. Des barres de béton couvrent l'horizon, souvenirs de la reconstruction d'après-guerre. Aux installations portuaires succèdent les usines rouillées de la zone industrielle des dunes. L'activité de nombre d'entre elles a été délocalisée, le dernier exemple en date étant celui de la zinguerie UMICORE, close depuis le 15 décembre. Ses 150 ouvriers sont venus gonfler l'un des taux de chômage les plus élevés en France. C'est précisément en ces coulisses de la misère d'ici que vient s'échouer la misère d'ailleurs.

La porte vers l'Angleterre

Calais, c'est aussi la porte vers l'Angleterre, le terminal du tunnel sous la manche et le plus grand port-ferry d'Europe. 14 millions de voyageurs embarquent ici chaque année en toute légalité - sans compter les autres. Des milliers de demandeurs d'asile ont trouvé ici un tremplin vers la Grande-Bretagne, son économie fleurissante et sa législation libérale en matière d'immigration. Il y a encore trois ans, le camp de Sangatte, dans la banlieue de Calais, rendait l'ampleur de cet exode visible.

Le camp avait été aménagé en 1999 par la Croix rouge pour accueillir des réfugiés en provenance du Kosovo, puis s'était rapidement transformé en lieu de transit pour les candidats à l'immigration irrégulière vers le Royaume-Uni. Nuit après nuit, des clandestins tentaient de passer en Angleterre au péril de leur vie, ce qui donna lieu à des incidents fort médiatisés. Ainsi lorsqu'en juin 2000 une cinquantaine de chinois furent retrouvés étouffés à l'intérieur d'un camion réfrigérant.

Cette tache trop visible vint troubler les relations franco-britanniques - Londres accusant Paris de garder les

bras croisés, Paris critiquant le laxisme de Londres en matière de droit d'asile - jusqu'à la fermeture du camp en décembre 2002.

Une convergence d'intérêts avait largement conditionné la conclusion de l'accord. Du côté britannique, l'instrumentalisation du chiffre record de 100.000 demandes d'asile en 2002, avait provoqué une percée de l'extrême droite aux élections municipales. Des législatives ayant lieu l'année suivante, Tony Blair comptait gagner des points sur le thème de la lutte contre l'immigration. Du côté français, le déjà potentiellement présidentiable ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, souhaitait quant à lui illustrer l'efficacité de sa politique.

En trois ans, la situation n'a fait qu'empirer

Quai Paul Devot, Calais Nord, 18h. Plus d'une centaine de réfugié-e-s font la queue le long d'un vieil entrepôt en briques rouges. La plupart viennent d'Afghanistan, d'Iraq, du Soudan ou de Somalie, parmi eux une forte majorité d'hommes, quelques femmes toutefois. Leurs visages trahissent leur jeunesse - seuls les plus robustes pourront tenter le passage vers la Grande-Bretagne. Après avoir reçu leur portion de riz et poulet, ils vont s'asseoir en groupe, à même le trottoir.

Tous les soirs depuis trois ans, les 30 actifs de "Salam" ("Soutenir, aider, lutter, agir

pour les migrants") se relaient pour préparer et distribuer des repas chauds aux réfugié-e-s. Regroupant de simples citoyens, tous bénévoles, l'association agit aux côtés d'organisations comme Emmaüs, le Secours catholique, Médecins du monde ou "La belle étoile" au sein du collectif "C'sur". Collecte de vêtements et mise à disposition de douches, soins médicaux ou distribution de nourriture, chacun apporte sa contribution.

Le Collectif de soutien d'urgence aux réfugiés est actuellement le seul groupement qui vienne en aide aux égarés de Calais.

"Rien n'a changé depuis la fermeture de Sangatte, sauf qu'à présent les autorités ont abandonné les réfugiés à leur sort. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, ils mangent et ils dorment dehors", s'empare Jean-Pierre Leclercq, le président de "Salam".

En partant du fait que 50 % des clandestins ne se présentent pas le soir par peur d'être arrêtés, ce retraité à l'œil vif et à la barbe bien taillée a calculé que 30 à 40.000 d'entre eux étaient passés par Calais ces trois dernières années. A titre de comparaison: de 1999 à 2002, près de 67.000 entrées avaient été comptabilisées au camp de Sangatte. "La sous-préfecture conteste ces chiffres, mais nous, on les voit bien venir tous les jours les réfugiés. Rien que ces derniers mois on a distribué en moyenne 400 repas par soir.

Bien sûr, le chiffre varie au gré des arrestations."

La dernière vague d'arrestations massives a eu lieu au début du mois. Le premier décembre au soir, une compagnie de CRS, profitant qu'ils s'étaient rassemblés pour le repas, était venue les cueillir quai Devot. Toutefois, nombre de ceux qui furent appréhendés ce soir-là sont déjà de retour. Selon Jean-Pierre Leclercq, le but de l'opération était simplement de les éloigner autant que possible de Calais. "Certains nous ont raconté qu'on les avait relâchés sur un parking en région parisienne. D'autres se sont retrouvés à Metz ou à la frontière belge."

La grande majorité des clandestins de Calais étant originaires de pays en guerre, ils ne peuvent être expulsés. Exception faite des Afghans et des Iraquiens - le Kurdistan iraquien étant considéré comme une zone pacifiée. Qu'ils soient kurdes, sunnites ou chiites, un charter les attend d'ores et déjà fin décembre.

La stratégie du découragement

Dans l'ensemble, la stratégie des autorités semble être celle du découragement. L'éloignement, synonyme de difficile retour à pied, est sensé briser leur moral, tout comme la confiscation des chaussures et des ceintures, la destruction des tapis de prière et d'autres effets personnels ou bien les mises en liberté juste après l'heure de distribution des repas.

C'est un petit bois coincé entre les terrains vagues de Calais-Nord. Les réfugiés l'ont baptisé "the jungle" en hommage à leurs conditions de vie. Au pied des bouleaux rachitiques, le sol est parsemé de sachets plastiques. Un peu plus loin une quinzaine de jeunes africains sont rassemblés autour d'un feu de palettes. Ils sont fatigués et ils ont froid. Il y a quelques jours, du-

rant l'une des fréquentes descentes qui ont lieu à l'aube, des policiers ont brûlé leurs tentes. Une bâche en plastique les protège désormais des intempéries. D'autres migrants ont aménagé, comme eux, des abris de fortune dans les bois, les blockhaus et les hangars abandonnés des environs.

"This is home", dit un jeune homme de 21 ans en exhibant ses neuf couches de vêtements. Ali Hadj vient d'Erythrée, il est arrivé à Calais il y a à peine deux jours. Pour parvenir jusqu'ici, il a franchi les déserts soudanais et libyens, traversé la méditerranée, parcouru l'Europe du sud au nord. Rien ne pourrait le ramener en arrière - d'autant plus que comme tant d'autres, sa famille s'est lourdement endettée pour qu'il puisse tenter sa chance.

Passer en Grande-Bretagne peut coûter de 300 à 1.000 euros, les prix montant parfois même jusqu'à 2.000. Tout dépend de la formule choisie. Le passage est un commerce qui se décline en un large éventail de produits.

Ali Hadj se dit étonné de la façon dont il a été accueilli en Europe. Sera-t-il mieux traité en Grande-Bretagne? - "Oui", répond-il fermement. Les mots "England" et "London" ont une résonance magique pour les réfugiés de Calais. En fin de compte, aucun d'entre eux ne sait ce qui l'attend réellement. Peut-être ne seront-ils en définitive jamais aussi libres qu'en ces semaines de dangers et de souffrances librement encourus pour atteindre un rêve.

Ce soir comme tous les autres, Ali Hadj ira se cacher derrière un fourré au bord du dernier virage avant le terminal-ferry. Lorsque le camion s'arrêtera au stop, il tentera de s'accrocher aux essieux pour franchir les derniers kilomètres qui le séparent de son avenir. Quel qu'il soit.

Vincent Artuso

Sangatte et environs.

(Photo: OC)

